

La Maison-Dieu, 140, 1979, 55-64

Irénée-Henri DALMAIS

LA LITURGIE, LIEU PRIVILÉGIÉ DE LA CATÉCHÈSE DANS LES TRADITIONS DE L'ORIENT CHRÉTIEN

EN 1952 paraissait aux Editions Evangéliques de Berlin-Est, avec l'autorisation de la censure, un élégant volume de Konrad Onasch : *König des Alles* (Roi de l'Univers), avec en sous-titre : *Méditations en images sur la vie du Christ*. Il se présentait comme un commentaire de douze icônes russes et d'un choix de textes bibliques et de strophes poétiques, choisis dans les éditions russes de la liturgie orthodoxe. Par ces textes et ces icônes — qui pour la plupart étaient celles que la tradition a retenues pour les « Douze principales fêtes de l'année liturgique » — c'est l'essentiel de la manifestation dans le Christ du « Mystère du salut », de l'Annonciation à la Parousie (évoquée dans l'Office de l'un des derniers dimanches de préparation au Carême) qui se trouvait présentée aux chrétiens de tradition Réformée-Evangélique auxquels était refusée l'autorisation de publier un catéchisme. Et voici qu'en France un groupe de familles orthodoxes vient de rédiger un beau et riche *Catéchisme pour les familles*¹. Pour en présenter les perspectives et la structure Olivier Clément écrit en Préface :

1. *Dieu est vivant. Catéchisme pour les familles*, par une équipe de chrétiens orthodoxes. Paris: Cerf, 1979, 500 p.

« Conçu comme une iconostase, ou plutôt comme ce registre des grandes fêtes de l'année liturgique que l'on peut voir sur beaucoup d'iconostases, juste au-dessus des « portes royales », il s'est trouvé pris, chemin faisant, dans un rythme essentiellement évangélique, s'il est vrai, comme le pensent beaucoup d'exégètes, que les évangiles sont des récits de la mort et de la résurrection du Seigneur précédés de simples introductions. L'essentiel du texte que nous présentons ici, en effet, concerne la grande « Cinquantaine » qui va de l'effusion du sang à celle de l'Esprit, à travers le mystère pascal et la grande bénédiction du Christ « montant » à la droite du Père... Les textes de la liturgie byzantine nourrissent *l'intelligence chrétienne*, mais il s'agit d'une intelligence transformée, désormais inséparable, non seulement de l'amour mais de la beauté. Le génie de l'Eglise orthodoxe, a-t-on dit, est « philo-calique », épris d'une beauté spirituelle à travers la croix, à travers les larmes où l'homme s'ouvrant à son Dieu, s'unissant à ses frères, se pacifiant tout entier, ébauche l'expérience du Royaume. C'est pourquoi les textes liturgiques, beaux en eux-mêmes, doivent retentir dans une atmosphère de beauté, par la musique et par l'icône. L'originalité et la force de ce catéchisme consistent à entretenir ses développements de thèmes musicaux et de reproductions d'icônes. » (pp. 10.12).

La primauté de l'expérience liturgique

Il fallait citer tout ce passage pour y percevoir une conception de la catéchèse enracinée dans l'expérience liturgique qui demeure, au cours des siècles, le bien commun des diverses traditions de l'Orient chrétien et dont il est possible d'apprécier combien elle a contribué, et contribue présentement, plus peut-être que jamais dans le passé, à entretenir la permanence, de génération en génération, d'une foi vécue dans une communion ecclésiale proclamée et célébrée.

On a souvent repris, à la suite de C. Andronikoff qui en avait fait l'épigraphe de son livre : *Le sens des fêtes*², le mot du Père Cyprien Kern : « Le chœur de l'Eglise est une chaire de théologie ». Sans doute serait-il plus exact de dire qu'il est le lieu privilégié de la catéchèse. Comme l'écrivait naguère P. Evdokimov :

2. Paris: Cerf, 1970, p. 7.

« Théologiser, c'est traduire en termes théologiques la communion avec Dieu, c'est relater son contenu. La théologie, certes, comporte un élément doctrinal, le kérygme, la didascalie et la catéchèse ; mais, plus profondément, l'Eglise cultive la sève même de la connaissance en écoutant ses saints et ses Pères, en s'alimentant à leur expérience de l'Esprit Saint, à leur colloque avec le Verbe, et elle l'offre à tous dans sa liturgie³. »

Citant ce texte, A. Borrély explicite :

« Grâce à son admirable liturgie, toute pétrie de la Bible parce que les chrétiens qui l'ont composée connaissaient à fond la Sainte Ecriture, grâce à son amour des Pères grecs, l'Eglise orthodoxe est encore toute frémissante de l'expérience religieuse des hommes de la Bible »⁴.

Cet auteur ne manque pas d'ailleurs de reconnaître aussitôt les déficiences que connaît depuis longtemps, dans la pratique, l'authentique tradition liturgique : place insuffisante faite à la proclamation même des textes scripturaires, notamment de l'Ancien Testament, occultation trop fréquente du psautier sous la floraison exubérante d'une hymnodie, nourrie certes de réminiscences bibliques, mais envahie au cours des temps par des compositions de valeur fort inégale. Nombreux sont ceux, surtout dans les plus jeunes générations, qui aspirent à ce que la liturgie de leurs Eglises se dépoussière de trop d'ajoutes et d'alourdissements qui se sont agglutinés au cours des siècles, mais on en trouverait sans doute peu qui consentiraient à une rénovation aussi profonde que celle accomplie par la liturgie romaine depuis Vatican II. Et nous touchons ici un point essentiel de la différence d'attitude entre l'Orient et l'Occident en ce qui regarde l'expression de la foi. Peu après la promulgation des décrets conciliaires sur l'Œcuménisme et sur les Eglises catholiques orientales, le Père Jean Aucagne qui avait pu apprécier au Liban la diversité de ces attitudes, écrivait :

« En Occident, la Réforme part d'un désir de remonter aux origines. Mais l'Orient n'éprouve pas ce besoin : il *est* l'origine...

3. *L'Esprit Saint dans la tradition Orthodoxe*, Paris: Cerf, 1969, p. 19.

4. *L'homme transfiguré*, Paris: Cerf, 1975, p. 260.

Typiquement occidentale est l'invitation à contempler, dans le mystère de Jésus « comment la divinité se cache ». L'Orient regarde d'abord comment elle apparaît; ses grandes fêtes sont des « manifestations »; non seulement Pâques, mais l'Épiphanie et la Transfiguration; la fête de la Croix, c'est le triomphe d'Héraclius et de l'Empire chrétien. Noël, au contraire, qui célèbre l'humilité de la naissance humaine ne pouvait être qu'une création de l'Occident. De même, à l'art réaliste qui a fini par prévaloir en Occident, et par devenir l'art classique, s'oppose l'art de l'icône où la présence divine *se manifeste* à travers les traits humains *transfigurés*. La « Fête de l'Orthodoxie », le premier dimanche de carême, célèbre ainsi, non seulement la victoire contre les iconoclastes, mais encore la victoire de cette conception de l'Incarnation. L'Église, pour l'Occidental, c'est l'héritage de son fondateur historique, l'homme Jésus; c'est à travers ses institutions humaines, comme le Christ était humain, qu'elle nous renvoie à sa divinité... Mais, pour l'Orient, l'Église est la manifestation de l'Esprit toujours présent maintenant. Le « pneumatocentrisme » s'oppose ainsi au « christocentrisme » caractéristique de l'Occident »⁵.

Une catéchèse avant tout mystagogique

Participation de tout l'être humain

Il fallait rappeler cette différence radicale de la manière d'envisager la relation de l'humanité avec Dieu, dans le Christ et dans l'Église. Elle est au cœur de la situation et de la place reconnues à la liturgie en sa fonction catéchétique ou plus précisément, du point de vue de l'Orient, *mystagogique*. C'est qu'en effet, et P. Evdokimov le marquait dans le texte précédemment cité, *catéchèse* marque un aspect didactique, comporte un enseignement et, de ce fait, un minimum d'explication. Or, ce n'est pas de cette manière que la liturgie introduit à une « entrée » dans le mystère par mode de communion, de participation, consciemment vécue, en cela même qu'il comporte d'inexprimable. C'est pourquoi elle ne saurait se satisfaire du langage verbal, si important soit-il, et même en faisant large la part à ce qu'il porte non seulement

5. *Études*, Mai 1965, pp. 720-721.

comme instrument de communication mais, en tant que « poétique », en sa puissance de suggestion. Et tout d'abord la liturgie appelle la modulation de la parole, par le rythme et par la mélodie qui accentue ce pouvoir suggestif et qui, pour les latins comme d'ailleurs dans les traditions les plus diverses, était un élément constitutif du *carmen*. Mais cela même ne suffit pas : pour évangéliser l'homme jusqu'en ses profondeurs, il faut qu'il soit saisi tout entier, que soient mises harmonieusement en jeu tant la diversité de ses impressions sensibles que celle de sa gestuation ; car il est de l'homme d'appréhender le réel et de le rejouer — comme aimait à dire Marcel Jousse — par son corps tout entier. Or, comme l'écrit A. Borrély :

« La liturgie, c'est la théologie vécue jusque dans le corps : visualisée par les icônes et les lumières, articulée et vocalisée par les paroles et les chants, agie par les métanies (inclinations profondes), les signes de la croix, les baisers donnés aux icônes, au livre des Saints Evangiles, au pied du calice ou à la main du prêtre, par les mouvements des processions lors de la petite entrée, de la grande entrée, de la communion, de la distribution du pain béni. La liturgie s'adresse à la totalité anthropologique de l'homme, parce que c'est à la totalité anthropologique de la nature humaine, au corps, à l'âme et à l'esprit que s'adresse la vocation à la déification par la lumière incréée du Thabor. Et cette perspective synthétique de la liturgie chrétienne et de la vocation à la déification a son fondement dans l'événement merveilleux de l'Incarnation, lorsque "la Vierge accueille dans la matière l'immatériel. Par elle, Il devint petit enfant, ayant part à la matière" (strophe chantée à certains offices du dimanche)⁶. »

Participation communautaire

Bien entendu, puisqu'il s'agit de communion ecclésiale, toute célébration liturgique est affaire de la communauté tout entière, dans la diversité des fonctions et des ministères. D'où, soit dit en passant, l'importance des multiples signes de croix et des métanies par lesquels les fidèles manifestent leur participation à la célébration, alors même que l'usage d'une langue archaïque ou étrangère ne leur permet pas de l'exprimer par la

6. *Op. cit.* p. 68-69.

voix. Dans la Russie soviétique, par exemple, où se maintient l'emploi du slavon ancien, on reconnaît immédiatement par ces gestes ceux qui, dans la foule des curieux qu'attire la beauté de la célébration, s'en reconnaissent participants.

Les invocations, si souvent répétées, « Seigneur, prends pitié », les doxologies trinitaires, les appels à l'intercession de la Mère de Dieu ou des saints ravivent à tout instant le sens des attitudes les plus fondamentales : la conscience de pécheur confiant dans la miséricorde divine, le resplendissement du mystère divin, dans une économie de salut que les icônes rendent perceptible, puisque, comme on le sait, la structure canonique de chacune est fixée depuis plus d'un millénaire et soustraite à l'initiative du peintre.

Le dévoilement du mystère du Christ

A travers la Prière eucharistique

Dans toutes les traditions de l'Orient chrétien, c'est cette « économie du salut » qui s'actualise en toute l'ampleur de son dévoilement au cours de l'histoire, tout d'abord au travers de la Prière eucharistique ou Anaphore qui en manifeste l'accomplissement dans le mystère pascal du Christ réconciliant le monde avec Dieu et, dans le don de l'Esprit, l'introduisant dans la communion trinitaire. A la différence de la liturgie romaine, qui, en dehors d'une anamnèse très concise et centrée sur la passion du Christ et sa glorification, ne donnait place au cours du cycle liturgique qu'à de brèves évocations des « mystères » de la vie du Christ sans les replacer dans le déroulement total de l'économie salutaire, les diverses anaphores en usage dans les Eglises orientales contemplant le mystère total du Christ, « l'économie du salut », de manière plus ou moins explicitée, en toute son ampleur : du jaillissement créateur à l'ultime Parousie. La quatrième Prière eucharistique de la liturgie a repris cette perspective et on sait comment les évêques de France l'ont proposée — à l'automne 1978 — comme texte de base d'une catéchèse du Mystère de la foi. Encore faudrait-il pour cela que ce grand texte fut fréquemment proclamé et commenté.

A travers les acclamations, les gestes et les chants

A vrai dire, en Orient, ce n'est pas le formulaire même de l'anaphore qui alimente la catéchèse. Presque partout, et depuis de longs siècles, — ainsi d'ailleurs qu'il en fut en Occident — il est récité à voix basse par le célébrant, enveloppé dans le chant des acclamations qui en scandent les diverses phrases. La Mystagogie de saint Maxime le Confesseur (7^e s.), l'un des plus profonds commentaires théologiques qui aient été proposés de la liturgie eucharistique, ne prend appui que sur ces acclamations, seules familières aux fidèles, y compris les moines. Mais ces acclamations mêmes — notamment dans les liturgies syrienne et copte particulièrement riches à cet égard et qui font une large place aux proclamations diaconales — et surtout l'ensemble du déploiement gestuel depuis la présentation des Dons (le pain et le vin solennellement déposés sur l'autel) jusqu'à la communion, rendent perceptible à tous le mouvement même de l'anaphore.

A travers l'hymnodie

Mais surtout, ce qui est condensé dans ce formulaire fleurit abondamment dans une hymnodie dont est issue la liturgie des Heures et dont quelques strophes, parmi les plus caractéristiques, sont reprises au cours de la liturgie eucharistique, des célébrations sacramentelles et des autres fonctions auxquelles participe activement l'ensemble des fidèles. En effet, à la différence de ce qu'il en est, depuis l'origine, en Occident — et plus spécialement dans la tradition romaine —, les strophes poétiques chantées sur des mélodies le plus souvent syllabiques, fortement rythmées et faciles à mémoriser, constituent — comme les icônes — une part essentielle de toute célébration liturgique et non pas un élément secondaire et quelque peu adventice.

En outre, dans les diverses traditions, mais surtout dans celles qui se sont développées à partir d'un enracinement syrien — de langue araméenne ou grecque, voire arménienne —, ces compositions, nourries de réminiscences et d'allusions bibliques,

évoquent pour la plupart l'un ou l'autre des aspects de l'économie du salut et des étapes de sa manifestation. Elles s'intègrent ainsi immédiatement dans une perspective mystagogique. On comprend alors la place qu'elles tiennent dans la catéchèse proprement dite lorsque celle-ci s'élabore en complément de la célébration liturgique elle-même. On peut apprécier, dans le récent catéchisme orthodoxe français : *Dieu est vivant*, comment les tropaires ou autres hymnes de la liturgie byzantine sont proposés, à côté des icônes, pour exprimer le message de la foi en ce qu'il a de plus essentiel en même temps que de plus savoureux. Goûtons quelques-unes de ces strophes dans la langue très pure en laquelle elles nous sont offertes, malheureusement sans pouvoir y joindre le vêtement mélodique qui les enrobe ni l'icône qu'elles saluent :

« Aujourd'hui notre salut commence et le mystère d'avant les siècles se manifeste :

Le Fils de Dieu devient Fils de la Vierge et Gabriel annonce la grâce.

Clamons avec lui à la mère de Dieu : Réjouis-toi, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. »

(Trope de l'Annonciation)

« La Vierge aujourd'hui met au monde l'Éternel et la terre offre une grotte à l'Inaccessible; les anges et les pasteurs le louent et les mages avec l'étoile s'avancent; car tu es né pour nous, petit enfant, Dieu éternel. »

(Kontakion de Romanos le Mélode pour Noël)

« Tu t'es transfiguré sur la montagne, et autant qu'ils en étaient capables, tes disciples ont contemplé ta gloire, Christ Dieu, afin que, lorsqu'ils te verraient crucifié, ils comprennent que ta passion était volontaire et qu'ils annoncent au monde que tu es vraiment la lumière du Père. »

(Kontakion de la Transfiguration)

Par la contemplation des icônes

Ce thème de la Transfiguration, si peu présent à la conscience des chrétiens d'Occident, est — on le sait — l'un des points forts sur lesquels se centre l'expression de la foi dans les Eglises orthodoxes. Son icône est la première que doit peindre tout nouvel iconographe. C'est qu'en effet son charisme propre, sanctionné par la bénédiction de l'Eglise, est d'exprimer, par les formes et les couleurs un reflet de cette réalité ultime des êtres, tels qu'ils sont au regard de Dieu. C'est dans l'Incarnation du Verbe que le mystère caché depuis les origines est manifesté. Depuis lors, ce qui en Dieu est invisible est devenu visible et c'est cette manifestation du « mystère » que l'Eglise célèbre en sa liturgie.

L'expérience symbolique de l'orthodoxie

On comprend alors en quel sens la liturgie constitue une « catéchèse mystagogique », c'est-à-dire une exposition de la foi ecclésiale, non en des interprétations conceptuelles, mais en des « symboles » qui mettent en jeu les médiations sensibles les plus diverses : verbales, mélodiques, gestuelles, figuratives, architectoniques, susceptibles d'introduire à une « expérience » de ce que le discours rationnel ne saurait convenablement exprimer, si indispensable qu'il soit par ailleurs pour argumenter à l'encontre de formulations dans lesquelles l'Eglise ne reconnaîtrait pas la juste expression (orthodoxie) du message de salut, tel qu'elle considère l'avoir reçu de la tradition apostolique. C'est-à-dire que ce travail d'expression conceptuelle qui s'est cristallisé en Occident, à partir d'une théologie foncièrement discursive et argumentatrice dans les formulaires catéchistiques des derniers siècles, s'est maintenu, en Orient, dans le domaine apologétique : celui de la défense de la foi orthodoxe face aux risques de déviance.

Mais ce que l'Orient appelle proprement « théologie », c'est-à-dire contemplation du mystère divin en ce qui nous en est présentement révélé dans l'histoire du salut culminant dans la mission du Christ dont l'Eglise témoigne dans la diversité

des temps et des cultures, s'alimente et se communique avant tout au travers des assemblées liturgiques dans lesquelles l'Eglise — et non tel ou tel de ses membres, si éminent soit-il — le célèbre, le rendant présent et agissant.



Cette forme de catéchèse, foncièrement mystagogique, c'est-à-dire introduisant à la communion au « mystère », s'est avérée féconde pour assurer la perpétuation de la foi chrétienne dans les conditions précaires et souvent hostiles et étouffantes qu'ont connues et connaissent présentement la plupart des Eglises de traditions orientales : déchirées par des schismes suscités et entretenus par les dissensions politiques, submergées par les dominations de puissances islamiques, arabes ou turques, qui réduisaient les chrétiens à la condition de « protégés » (*dhimmi*) souvent exploités de multiples manières, ou par des régimes qui se réclament de l'athéisme marxiste. Et non seulement ces chrétientés ont survécu, mais elles ont réussi, le plus habituellement, à témoigner visiblement de leur foi en la Seigneurie cosmique du Christ et en la venue, au terme de l'histoire, de ce Royaume de justice et de paix promis par les prophètes et déjà rendu présent, de manière paradoxale, en ceux qui vivent selon l'Évangile du Christ. Et parfois, comme il en advient présentement en URSS ou parmi les Coptes d'Égypte, ce témoignage de la foi, vécu et exprimé dans les célébrations liturgiques, rayonne bien au-delà de la communauté chrétienne et porte le témoignage d'une espérance invincible.

Irénée-Henri DALMAIS